Fables

NOUVELLES

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, rue Racine, 26

FABLES NOUVELLES

PAR

LÉON HALÉVY



PARIS
GIDE ET J. BAUDRY, ÉDITEURS
RUE BONAPARTE, 5

1855

A la Mémoire

D'ANTOINE-VINCENT ARNAULT,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

Souvenir de reconnaissance et d'affection.



LIVRE PREMIER.

LIVRE PREMIER.

I.

Le Serpent et la Lime.

Tandis que le serpent, dans sa rage impuissante,
Sur la lime, qui le raillait,

Promenait sa dent frémissante,
L'ouvrier, qui de loin, en cachette observait,
Au reptile étonné tout à coup se présente :

« De ton venin, » dit-il, « fais un meilleur emploi !
» Ma lime a raison, sur ma foi,
» De te dire, en riant de toi :
» *Petit serpent à tête folle*,
» *Plutôt que d'emporter de moi*
» *Seulement le quart d'une obole*,
» *Tu te romprais toutes les dents :*
» *Je ne crains que celles du temps.* »

« — Sans doute, c'est en vain que ma fureur s'exhale, »
Dit le reptile en s'éloignant ;
« J'engage, je le vois, une lutte inégale,

» Et je me mets la langue en sang.
» Mais mon effort n'est pas tout à fait impuissant ;
» Car sur la lime qui me brave
» Je laisse du moins, en passant... »
—« Quoi donc ?... »—« Regarde... un peu de bave. »

Vous, qu'outrage en sa haine un critique insultant,
Quand vous seriez d'airain, d'acier, de diamant,
Ne vous riez pas tant de sa faible morsure !
Il sait bien, croyez-moi, qu'il reste une souillure,
Où passa la dent du serpent !

II.

Les Médecins de Grenade.

A mon ami, le Dr Marchal de Calvi.

-oOo-

Aux temps brillants de l'antique Grenade,
L'enfant du vieil et riche Ali

Mourait d'un mal subit; l'infortuné malade,
L'œil éteint, et le front par la douleur pâli,
N'ouvrait plus qu'avec peine un regard affaibli.
« O puissant Mahomet, que ta bonté m'éclaire! »
Dit Ali, « que ta grâce indique à ma prière
» Le médecin sauveur, celui dont le secours
» De mon enfant chéri peut conserver les jours,
» Et calmer mon angoisse amère! »
Mahomet, propice à ces vœux,
Fait descendre à l'instant un ange lumineux,
Qui dans la main du pauvre père
Dépose un cristal pur, talisman précieux :
« Prends, » lui dit-il, « ce verre merveilleux!
» En l'appliquant sur la demeure
» Des médecins les plus fameux,
» Tu verras, à leur porte, apparaître sur l'heure
» Un chiffre, t'indiquant, par des signes certains,
» Le nombre d'habitants trépassés en leurs mains.

» Plus de mensonge alors, ou de renom perfide,
» Qui trompe tes yeux éblouis!
» Tu choisiras, d'après cet infaillible guide,
» Celui qui doit sauver ton fils. »
Transporté de bonheur, Ali se met en quête;
Il rend grâce au prophète, à la bonté des cieux;
Il voit de son enfant le salut qui s'apprête,
Et par la ville il s'élance joyeux.
« Courons d'abord, » dit-il, « chez Noureddin-le-Sage,
» Qui traite les grands de la cour,
» Et qui conserve à notre amour
» Le chef des vrais croyants, de Dieu la noble image!...
» Ce somptueux palais, digne des souverains,
» C'est bien là sa demeure!... O ciel! que de visites!..
» Riches litières, palanquins,
» Proclament tout haut les mérites
» Du premier de nos médecins!
» A moi, pourtant, mon protecteur fidèle;

» A moi, mon verre merveilleux !
» Que ce talisman me révèle
» Si, par hasard, il fut un malheureux
» Que n'aura pu sauver ce docteur glorieux ! »
Il regarde.. Il frissonne !... Est-il bien vrai ?... Six mille !
« Quoi ! c'est là ce savant, cet Esculape habile,
» Ce prodige en tous lieux cité ! »
Il fuit... « Si je courais chez le vieil Abdérame,
» Suprême président du conseil de santé,
» Que depuis trente ans l'on proclame
» Le sauveur de notre cité ! »
Il applique le verre et, l'âme consternée,
Reste sans parole et sans voix :
Quinze mille décès !.. Cinq cents morts par année !..
Tous ces brillants docteurs, les favoris des rois,
Médecins de boudoirs, médecins à la mode,
Préconisant chacun leur talent, leur méthode,
Luttaient entre eux de gloire... et de morts à la fois.

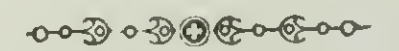
Ces savants, du pays l'honneur et l'espérance,
Aux titres si pompeux, au front ceint de lauriers,
Des chiffres monstrueux attestaient leur science;
Ils ne comptaient que par milliers!
Le pauvre Ali, confus de ses recherches vaines,
Avec bonheur, hélas! eût pressé dans ses bras
Le grand docteur, doué de vertus surhumaines,
Qui, moins prodigue de trépas,
N'aurait compté que par centaines.
Il allait, sans espoir, retrouver son enfant,
Et, n'attendant plus rien de la bonté céleste,
Rendre à l'ange immortel son talisman funeste;
Lorsqu'au seuil d'un palais, de luxe étincelant,
Il lit, en lettres d'or, sur un marbre éclatant :
« Osman de Bassora, docteur en chirurgie,
» Médecin de Sa Majesté,
» Le grand sultan de Boukharie;
» Membre correspondant de toute académie;

» Guérit la goutte et la paralysie,
» Les fièvres et l'apoplexie,
» La gastrite et la pleurésie !
» Médecin décoré, patenté, breveté,
» Auteur du grand écrit : *Le trésor de la vie*,
» *Et le secret de la santé !* »
— « Par Mahomet ! » dit-il ! « voilà mon homme !
» Celui-là guérit tout ; et, quoiqu'on le renomme,
» Quoiqu'il soit riche, en crédit, en faveur,
» Peut-être en sa pratique a-t-il quelque bonheur. »
Aussitôt sur la porte il braque sa lunette.
O prodige ! Est-ce un rêve ? une erreur de ses yeux?....
Un chiffre solitaire, un chiffre glorieux,
L'*unité* noblement sur le mur se projette !
« Un mort !... un seul !... O docteur merveilleux !
» Oui, c'est bien le ciel qui t'envoie ! »
S'écrie, en bondissant de joie,
Ce père infortuné, qui voit combler ses vœux.

Il frappe... on l'introduit ; l'âme d'espoir remplie,
Il expose la maladie.
— « C'est bien, dit le docteur ; le cas est menaçant :
» Mais avec mon *baume de vie*,
» Et mon élixir tout-puissant,
» Je réponds des jours de l'enfant :
» J'ai guéri de ce mal un prince d'Arabie !
» Ainsi rassurez-vous... Je vous suis à l'instant ;
» Mais d'abord, un mot, je vous prie :
» Pour découvrir mon logement,
» Comment avez-vous fait ? Je ne suis à Grenade
» Que depuis un jour seulement,
» Et je n'ai soigné qu'un malade ! »

Qui de nous n'a tremblé pour les jours d'un enfant ?
Qui de nous n'a du ciel imploré l'assistance ?
Dieu, pour nous laisser l'espérance,

Couvre notre avenir d'un voile bienveillant.
Malheur à nous, si d'un jour trop brillant
S'illuminait la route où notre esprit s'élance,
Et si nous portions en avant
Le flambeau de l'expérience !
Des instants écoulés signalant les erreurs,
Qu'il réserve au passé sa lueur bienfaisante !
Sur nos jours à venir sa clarté menaçante
Ne répandrait jamais que doutes et terreurs.
Sur les obscurs chemins où le mortel s'avance,
Pour guider ses pas chancelants,
La foi, l'amour de Dieu, l'espoir en sa clémence,
Voilà les meilleurs talismans !



III.

Les derniers moments du Loup.

-o○o-

Un loup chargé d'ans et de gloire,
Rendait l'âme, et, plein de candeur,

Tout contrit, de ses jours de faiblesse et d'erreur
Faisait l'examen méritoire :
« Oui, » disait-il, « je suis un grand pécheur ;
» Et plus d'une trahison noire
» Pèse en ce moment sur mon cœur !
» Mais, je puis l'attester devant Dieu qui m'écoute,
» Si j'ai fait quelque mal, j'ai fait aussi du bien !
» J'en chéris la pensée... Un jour (je m'en souvien),
» Une brebis, qui s'égarait sans doute,
» En bêlant, à moi vint s'offrir :
» Paisible et souriant, je lui montrai sa route,
» Et la fis au bercail rentrer sans coup férir.
» Une autre fois, un mouton en démence
» Me traita d'assassin!... Sans punir l'indiscret,
» Je m'éloignai, dédaignant cette offense ;
» Il était seul pourtant, sans berger, sans défense ;
» Et, je le jure ici, nul chien ne le gardait.
» On peut citer, lorsqu'il faut que l'on meure,

» Le peu de bien qu'en ce monde on a fait ! »

— « J'affirme à tous ce double trait, »
Dit un renard, qui, dans la dernière heure,
En fidèle ami l'assistait ;
« La vérité m'en est connue ;
» En témoin je puis en parler ;
» Car un os, dont plus tard te délivra la grue,
» T'empêchait alors d'avaler. »



IV.

Le Singe et le Cheval.



LE SINGE.

Variant, à mon gré, ma taille, ma figure,
Tour à tour je me pose en danseur, en guerrier.

Tiens, voici le cheval, à la fringante allure,
Et voilà maintenant le brillant cavalier !
Par mon adresse sans seconde,
Je sais tout reproduire, et le geste et les traits.
Est-il un seul être en ce monde
Que je n'imite avec succès ?

LE CHEVAL.

C'est vrai ; mais, insultante et hideuse copie
Tu flètris, sans rien respecter.
Habile imitateur, nomme-moi, je te prie,
Un animal si vil, qu'il cherche à t'imiter !



V.

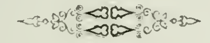
La garantie.

Un vendeur fort accommodant,
Pour le prix le plus ordinaire

Se défaisait d'un beau cheval normand,
Qu'il avait de Falaise emmené nuitamment,
Sans l'avis du propriétaire.
Celui qui se fournit aux dépens du prochain
Peut, sans perte, vendre à sa guise,
Et, content d'un honnête gain,
A très-bas prix livrer sa marchandise.
Ainsi fit du cheval l'habile trafiquant.
« Le garantissez-vous? » dit l'acheteur prudent,
Quoiqu'au fond du marché fort aise.
— « Sans doute, » répond-il..., « pourvu que cependant
» Vous ne passiez pas par Falaise! »

Nous avons plus d'un écrivain
Qui des travaux d'autrui fort lestement s'empare;
Qui pille, prend de toute main,
Et, fier de ce riche butin,

D'un bien si mal acquis naïvement se pare.
Dites à ces gens-là : « Ce vers est-il de vous ?
» Cette pensée est-elle, en tout honneur, la vôtre ?...
» L'auriez-vous, par mégarde, empruntée à quelqu'autre? »
— « Eh! quoi! » répondront-ils sans aigreur, ni courroux.
« Ne sait-on pas quel scrupule est le nôtre?...
» Ces pages sont à moi ! J'en fais ici serment !
» Nul n'affirmera le contraire...
» A moins qu'on n'ait lu cependant
» Pascal, Lafontaine ou Molière ! »



VI.

Le Pauvre et le Pommier.

-c◎>-

Sous le poids de ses fruits dorés par le soleil
    Un pommier inclinait sa tête ;

La pomme, au coloris vermeil,
Jonchait la route, heureuse et facile conquête.
Un mendiant passe, s'arrête,
Bénit le ciel, qui comble enfin son vœu;
Sur le fruit, tremblant, il se jette,
Et s'éloigne en disant : « Merci, merci, mon Dieu ! »
— « Et moi, qui soutiens ta misère,
» Ton cœur ingrat m'oublie en sa prière, »
Dit l'arbre... « Adore donc celui qui te nourrit!
» Mais non; sans me bénir, tu dévores mon fruit! »
— « Quoi! » dit le mendiant, « tu prétends que tu m'aimes!
» Prouve-moi que d'avance, et par un sage emploi,
» Un seul de ces fruits que tu sèmes
» Fut à dessein jeté pour moi! »

Alors qu'au malheureux notre cœur s'intéresse,
Nous rehaussons le bien dont il devient l'objet;

Car le hasard fait la largesse ;

L'intention fait le bienfait.



VII.

Les Raisins et les Goujats.

-o◌o-

« Ils sont trop verts, et bons pour des goujats! »
Dit le renard, d'une voix méprisante,

Insultant la grappe pendante
Des raisins qu'il n'atteignait pas.

Un goujat passait (je veux dire
Un moineau) : « Quoi ! » dit-il, « trop verts ! Mais il veut rire !
» Trop verts !.. mais non, vraiment... Ce coloris vermeil
» Annonce un fruit mûri sous les feux du soleil.
» Qu'a donc maître renard ? Il badine, je pense...
» J'y veux goûter. » Il vole, et, d'un bec curieux,
Interroge à longs traits le raisin savoureux :
« Maître renard est en démence, »
Dit-il ; et sur la grappe il s'escrime joyeux.
Les goujats ont l'âme assez bonne :
Notre moineau convie aux environs
Un turbulent essaim d'affamés compagnons ;
Et la troupe à l'envi moissonne
Le raisin qui s'étale en ondoyants festons.

C'était un bruit de becs et d'ailes frémissantes,
Un ramage, un murmure, un discordant concert,
Pareil aux voix retentissantes
D'un banquet qui s'anime et s'égaye au dessert.
Notre renard revient. Vous voyez sa figure!...
On gruge en haut la vigne, objet de son dédain
Mais, ô bonheur!... des grains ont jonché le chemin;
Il s'arrête, et tout bas bénissant le destin,
Déjeune, heureux de l'aventure,
Avec les débris du festin.
« Que faites-vous donc là, » dit le moineau malin;
« Vous le trouviez trop vert?» — «Eh! oui, c'est la distance!
» L'éloignement nous trompe; et, placé sous ma dent,
» Ce raisin, qui de loin n'avait nulle apparence,
» Change de couleur à l'instant. »

Contempteurs dédaigneux, qui, toujours les mains nettes,

Méprisez les honneurs... que vous n'obtenez pas;
Vienne l'occasion; vous ramassez les miettes
Que laissent tomber les goujats!



VIII.

Le Buisson.



« Combien vous faites de victimes!
» Nul près de vous ne passe impunément ; »

Dit un jour le saule tremblant
Au buisson tout chargé de dépouilles opimes.
« Vous êtes la terreur des bois ;
» Le mouton vous laisse sa laine ;
» Et vous détruisez à la fois
» La robe de la châtelaine,
» Comme l'habit du pauvre villageois
» Qui s'en allait, joyeux, à la fête prochaine.
» De ces tristes lambeaux pourquoi vous emparer ?
» Quel service, entre nous, peuvent-ils donc vous rendre ?»
— « Aucun, dit le buisson. Mon but n'est pas de prendre,
» Mais seulement de déchirer. »
— « Quoi ! nuire sans profit? Sur la terre où nous sommes,
» Doit-on se plaire au mal sans attendre aucun bien ? »
— « Ami, que dis-tu là ? Pauvre esprit que le tien !...
» Mordre et flétrir, n'est-ce donc rien? »

Que de buissons parmi les hommes !

IX.

L'Alouette et le Rossignol.

-o◎o-

L'ALOUETTE.

Adieu! Vers le ciel je m'élève!
Adieu, gai rossignol, joyeux enfant des bois;

Le chant que sur la terre a commencé ma voix,
    Au sommet des airs je l'achève!
Entends-tu?

LE ROSSIGNOL.

                    Non, vraiment... Et pourtant je te vois...
    Pourquoi donc chanter dans la nue?
    Abaisse ton vol au plus tôt!
Tu te perds dans les cieux! Ne voles-tu si haut,
    Que pour n'être pas entendue?



X.

Les Furies ([1]).

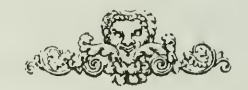
« Il me faudrait d'autres furies ;
» Les miennes ont besoin de repos, je le voi :

(1) Imitée de Lessing.

» Le service les a vieillies;
» Les mettre à la réforme est un devoir pour moi.
» Pars donc, et cherche-moi trois femmes sur la terre
» Qui puissent dignement remplir ce ministère. »
Ainsi parlait Pluton; Mercure entend et part.
Or, peu de temps après, Junon, prenant à part
La belle Iris, sa messagère,
Lui dit : « Il me faudrait trois filles de vertu,
» De la vertu la plus sévère,
» Et chez qui le devoir n'ait jamais combattu.
» Je les veux sans défaut, sages, fières, prudentes,
» Enfin trois filles .. étonnantes!
» Chez les mortels tu dois les rencontrer.
» Pars donc; Vénus me brave, et je veux lui montrer
» Qu'elle n'a point soumis, quoi qu'elle en puisse dire,
» Tout notre sexe à son empire.
» Il te faudra du temps : je te donne six mois,...
» Non point pour les trouver, mais pour fixer ton choix. »

Iris part .. En quel coin du monde
Ne se dirigea pas sa course vagabonde?
Vains efforts! seule, hélas! il fallut revenir!
« Quoi! seule! dit Junon; corruption profonde!
» O pudeur! ô vertu!... Qu'allons-nous devenir? »
— « J'aurais pu, dit Iris, vous amener, Déesse,
» Trois filles sans défaut, sans humaine faiblesse,
» Modèles de sévérité,
» D'une exemplaire austérité;
» Dont la bouche jamais ne connut le sourire,
» Ni le cœur ces combats qu'un fol amour inspire;
» Mais j'arrivais trop tard...» — « Et comment? dit Junon;
« Parlez, je ne puis vous comprendre. »
— « Mercure, pour Pluton, était venu les prendre. »
— « Que me dites-vous? pour Pluton!
» Trois filles, de sagesse et de vertu pétries!
» Qu'en veut il faire? » — « Des Furies. »

Compagnes des humains, d'une sainte union
    Ne fuyez point les chastes flammes!
Dieu vous donna pour règle, indulgence et pardon;
Pour richesse et pour gloire, un cœur aimant et bon!
Consoler et chérir, c'est la vertu des femmes.



XI.

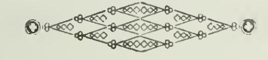
La rencontre.

-cOo-

Un boiteux, près d'une boiteuse,
En gravissant un mont, lentement cheminait.

La route s'allongeait, pénible, tortueuse,
Et pour tromper l'ennui, le couple devisait :
« Que portez-vous donc là, compère, s'il vous plaît ? »
Dit la boiteuse. — « Eh! mais, des verroux et des chaînes,
» De sinistres arrêts, des carcans, un poteau. »
— « Quelle horreur! Ah! vraiment, mon bagage est plus beau
» De mille objets brillants, voyez, j'ai les mains pleines! »
— « Je vous envie un tel fardeau. »
— « Mais que ne faisons-nous plus ample connaissance ? »
— « Volontiers. » — « Qui donc êtes-vous? »
— « Hélas! de me nommer je suis fort peu jaloux ;
» Je suis le Châtiment! » — « Et moi, la Récompense! »
— « Quoi! vous boitez aussi? Mais depuis peu, je pense?... »
— « On m'a, depuis quinze ans, tant fait courir en France,
» Tant fait porter de croix, de titres, de rubans,
» Qu'il faut une béquille à mes pas chancelants! »
— « A ne plus nous quitter, eh! bien, je vous invite.
» Si, par hasard, un caprice du sort

» Vous envoyait vers le mérite,
» Appuyez-vous sur moi ; vous marcherez plus vite !
» J'expîrai par là plus d'un tort !
» Car, par une erreur condamnable,
» Et quoique allant bien lentement,
» Au lieu d'atteindre le coupable,
» J'ai souvent frappé l'innocent ! »



XII.

Le duel du Lièvre.

-∞○∞-

Avec un lièvre un coq eut, un matin, querelle;
Mais le lièvre, toujours prudent,

Insultait... d'un peu loin. Notre coq, tout bouillant,
De plus près veut voir l'insolent,
Et, dans les formes, il l'appelle :
« Approche donc! un pareil différend
» Doit toujours se vider sur l'heure ;
» Que l'un de nous succombe et meure !
» Plus de retard... Allons! viens à l'instant ! »
— « Que je vienne ! » répond le lièvre,
Tremblant de colère et de fièvre;
« Suis-je donc, par hasard, à tes ordres soumis?
» Impose à d'autres tes défis!
» Moi, t'obéir ! Veux-tu que je me déshonore ? »
A ces mots, il détale ; et, depuis, court encore.

Maître Paul reçut un soufflet :
« Allons, l'épée en main ! » lui dit son adversaire.

— « L'épée en main !.. Moi !.. je n'en veux rien faire ;
» Commandez à votre valet ! »



XIII.

Les bagages du Roi.



Un renard décampait plus vite qu'un notaire
Quittant impromptu ses cliens.

Dans sa panique il arpentait les champs,
Comme si vingt chasseurs lui déclaraient la guerre :
« Qu'as-tu donc ? » lui dit un furet,
Tout surpris de cette épouvante.
— « Je me sauve. » — « Et pourquoi? » — « La demande est plaisa
» Ne connais-tu pas le décret ? »
— « Lequel ?» — « Écoute donc : Le prince entre en campagne,
» Et sa noble cour l'accompagne ;
» Tous mulets et chameaux, par la présente loi,
» Sont requis pour porter les bagages du roi. »
— « Eh bien?» — « N'est-ce pas clair?» — « Qu'a de commun, dis-
» Ce décret avec vous, renards?.. » — « Pauvre cervelle !
» Tous les valets du roi, faisant preuve de zèle,
» Me trouveront parfait pour porter un fardeau :
» Sois certain que, si je demeure,
» Je serai mulet dans une heure,
» Et demain je serai chameau. »

Ce renard était sage. On sait que la police
A la vue un peu trouble... En matière d'impôts,
Il faut que le faible fléchisse :
Les petits ont toujours bon dos.



XIV.

La Perle et l'Oiseleur.

Un homme, un jour, prit un oiseau.

Pauvre captif, battant de l'aile,

Il s'efforçait, peine cruelle!
D'échapper au fatal réseau.
Enfin sa voix se fit entendre :
« Délivre-moi, bon oiseleur ;
» Et tu deviendras possesseur
» D'une perle qui va te rendre
» Aussi riche qu'un empereur ! »
— « Une perle?... Qu'oses-tu dire ?
» Tu me trompes? » — « Non, lâche-moi !
» A l'instant je vais te conduire
» Vers ce trésor digne d'un roi. »
L'homme cède à cette espérance ;
Le filet s'ouvre... En un instant,
Sur un arbre l'oiseau s'élance ;
Puis il dit à l'homme en chantant :
« Apprends à n'être pas crédule !
» Avec soin conserve tes biens ;
» Et, pour un espoir ridicule,

» Ne livre pas ce que tu tiens ! »
L'oiseau remplissait sa promesse ;
Loin de l'homme il disparaissait ;
Mais quel conseil plein de sagesse !...
Et quelle perle il lui laissait !

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE DEUXIÈME.

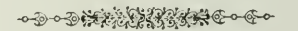
LIVRE DEUXIÈME.

I.

A mon Lafontaine.

Absent depuis une semaine,
Chez moi te voilà revenu,

Mon aimable et bon Lafontaine!
A mes rayons absents Thouvenin t'a rendu!...
Mais hélas! cette marge, et si grande et si belle,
Où tes vers si naïfs s'encadraient noblement,
Elle a disparu tristement
Sous la riche parure où tant d'or étincelle!
Sous cet or qui te couvre, ô mon livre chéri,
Je regrette tes pages blanches!
Te voilà maintenant comme plus d'un ami...
Le cœur, hélas! devient si rétréci,
Quand l'habit est doré sur tranches!



II.

L'impôt des Chiens.

-o○o-

En apprenant que l'on projette
De lever sur les chiens je ne sais quels impôts,

La race canine, inquiète,
Convoqua, l'autre jour, ses états généraux.
Très-nombreuse était l'assistance;
Un boule-dogue présidait.
D'abord à la tribune un vieux barbet s'élance;
Un pur sentiment l'animait;
Dans sa loyale indépendance,
Il plaida, non sans éloquence,
Pour le chien du berger, le chien de l'indigent;
Il prit chaudement leur défense,
Et déclara, tout net, que tout chien malfaisant,
De l'espèce du président,
Devait être à l'impôt soumis de préférence.
« *A l'ordre!* » cria t-on. Ce houra menaçant
Lui fait sentir son imprudence :
Le boule-dogue était en nombre à la séance.
Sans épuiser ses arguments,
Notre barbet décampe ; il prend la clé des champs,

Et se sauve à plus d'une lieue,
Laissant un morceau de sa queue
Entre les dents de cinq à six votants.
Un formidable chien de chasse,
Tout grognant de colère, aussitôt le remplace;
Après avoir de son audace
Fort blâmé le préopinant,
Il vante les vertus qui distinguent la race
De leur illustre président:
La soumettre à l'impôt serait un sacrilége!
Il ose demander un égal privilége
Pour ses chers compagnons, pour les chiens du chasseur,
Dont les mâles travaux, le courage et l'adresse
Secondent avec tant d'honneur
La bourgeoisie et la noblesse.
Il descend, au milieu d'un murmure flatteur.
A la tribune grimpe ensuite
Une levrette en paletot,

Qui par-dessus les bancs s'élance tout d'un saut.
D'un ministre puissant c'était la favorite.
De son discours on n'entend mot ;
Mais elle fit tant de courbettes,
De culbutes, de pirouettes,
Tournant à gauche, à droite, et parlant à la fois,
Qu'on s'écria tout d'une voix :
« Il faut exempter les levrettes. »
Bête grasse et dodue, au regard patelin,
Un griffon lui succède; il venait de l'église ;
Il arrivait tout droit de Saint-Thomas-d'Aquin,
Dans le coupé d'une marquise :
« Je viens, dit-il, plaider la cause du griffon.
» Veut-on nous dépouiller de la haute influence
» Que la faveur publique aujourd'hui nous dispense?
» Cachés dans un soyeux manchon,
» Nous suivons la duchesse à la quête, au sermon ;
» Et, grâce à nous, le chien est admis au salon.

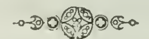
» L'impôt nous proscrirait. Chez le riche, on nous choie ;
» Oui; mais plus l'on possède, et mieux l'on sait compter ;
» S'il faut payer le fisc, je crains qu'on nous renvoie.
» A la cour, où pour vous notre zèle s'emploie,
» Qui pourra vous défendre et vous représenter? »
En bravos redoublés la salle entière éclate ;
A ce bruit si flatteur, le griffon va s'asseoir ;
Chacun vient, à son tour, lui jeter l'encensoir,
Et ses nombreux amis vont lui serrer la patte.
Notre pauvre barbet, au cœur indépendant,
Était, comme on le voit, un mauvais politique,
    Et par sa noble philippique
    S'était fourvoyé grandement.
Car ce qui dominait au sein du parlement,
C'était le chien de taille et le roquet du riche,
Familier d'antichambre, aux poils soyeux et blancs.
    On ne découvrait sur les bancs
    Ni chien de berger, ni caniche.

L'un n'avait pu quitter l'aveugle qu'il guidait ;
L'autre au marché voisin entre ses dents portait
Le panier de la ménagère ;
Ami fidèle et vigilant,
Celui-là, l'œil au guet, de la pauvre ouvrière
Gardait le logis et l'enfant.
Quant aux chiens de berger, tandis que l'on pérore,
Toujours courant, toujours debout,
Harcelant le troupeau de l'un à l'autre bout,
Ils combattent... Blessés, ils veilleront encore
Sur ceux qu'ils ont sauvés du loup.
Sans eux là-bas on délibère,
On s'anime, on s'échauffe, on ment avec fracas.
Quand chacun, à son tour, eut discuté l'affaire,
Un gros danois, ennuyé des débats,
Et qui, faisant tapage, avait, dès l'ouverture,
Dit son avis en aboyant,
Demande à grands cris *la clôture*,

Et se voit appuyé par un concert bruyant.
Aussitôt le scrutin termine la séance,
Et par la très-noble assistance
L'avis suivant fut adopté :
Il fut à l'unanimité
Décidé que le boule-dogue,
A l'humeur menaçante et rogue,
Au cri farouche, à la terrible dent,
De charges et d'impôts devait rester exempt ;
Que la meute ardente au carnage,
Chère au plaisir du grand seigneur,
Grâce à ce puissant patronage,
Méritait la même faveur ;
Qu'espèces très-recommandables,
Animaux de bonnes maisons,
Les levrettes et les griffons,
Les épagneuls fashionables,
Enfin que tout chien fainéant

Avait des droits incontestables
Aux égards du gouvernement;
Que frapper d'un impôt ces classes honorables
Serait les faire déroger ;
Qu'un tel abus aurait des suites redoutables ,
Et que, pour éviter un semblable danger,
Le chien du pauvre et le chien de berger
Étaient les seuls chiens imposables !

Peuple aboyant, rends grâce à tes représentants!
Tu connais à la fin les corps délibérants.



III.

La Cloche et le Battant.

-೦-

Par son vacarme étourdissant,

Une cloche faisait l'orgueil de son village!

On l'entendait de loin... Le curé triomphant
Se croyait presque évêque, et roi du voisinage.
Quand vêpre ou matine sonnait,
Ce gros bourdon faisait merveille;
Le bon villageois, qui passait,
Se redressait tout fier.... en se bouchant l'oreille.
Mais un matin qu'à tour de bras,
Le sonneur célébrait quelque beau mariage,
Notre cloche vole en éclats;
Pour les époux triste présage!
Hélas! l'inhabile fondeur,
Ne songeant qu'à faire tapage,
Avait mal du battant calculé la grosseur;
Et, tout joyeux de son ramage,
L'oiseau de fer brisait sa cage!

Pygmée, enflant la voix pour singer le géant;

Vous, que le fracas mène au succès du moment ;
Jongleur, dont le babil assourdit qui l'approche ;
Début phénoménal d'un merveilleux enfant ;
Hélas ! rien ne survit à votre éclat bruyant,
    Et le battant brise la cloche !



IV.

La Grappe et la Soif.

Au temps des sénéchaux, des baillis, des seigneurs,
On volait bien un peu, je le suppose:

(Sous d'autres noms, n'avons-nous pas la chose :
Juges de paix, maires, gros électeurs,
Et puis, comme autrefois, grands et petits voleurs?)

Or, devant un marquis, un seigneur de village,
On amenait, un jour, le pauvre et vieil Alain,
Atteint et convaincu d'avoir, sur son passage,
Sans trop de façons, mis la main
Sur la vigne de son prochain.
Monseigneur interroge, et la foule est présente.
Devant le juge tout-puissant,
Le pauvre diable avoue, et tremble en avouant :
« Il est vrai, Monseigneur! ma soif était brûlante ;
» La route longue, et la grappe pendante ;
» Je cédai ; j'eus bien tort!...Je pris un grain, deux grains,
» Puis trois... puis, Monseigneur, je ne veux vous rien taire,
» La grappe y passa tout entière ;

» Une grappe, une seule!.. Et sans autres desseins,
» Je partais... (ce raisin avait si bonne mine)!
» Pour Guillot, mon dernier, je cueillis la voisine...
» C'est mal... je suis coupable... — A rougir devant nous
» Ta faute te condamne, et c'est assez peut-être;
» Je paîrai le dégât... — Merci, merci, mon maître!..
— » Va; ne pèche plus! je t'absous. »

A quelques jours de là, revenant de la chasse,
Mourant de soif, suivi de deux ou trois amis,
D'aventure Monseigneur passe
Devant la vigne, au brillant coloris,
Bien digne de tenter et manants et marquis.
Lançant au fruit vermeil un œil de convoitise :
« Le beau raisin! dit-il; et que n'est-il à moi?..
» — Monseigneur plaisante, je croi;
» N'a-t-il pas de sa gourmandise

» Absous ce paysan?—Oui, messieurs, sur ma foi!
» Mais la différence est extrême :
» Je jugeais l'autre jour, et j'agis aujourd'hui ;
» Je n'excuse pas chez moi-même
» Ce que j'absoudrai chez autrui. »

Pour les fautes du pauvre et ses douleurs secrètes,
Indulgente justice, appui compatissant!
Mettez ceci sur vos tablettes,
Et dites-vous toujours, nosseigneurs d'à présent :
« Que notre âme aux autres pardonne,
» Comme si nous étions à pécher toujours prêts;
» Et vivons, comme si jamais
» Nous ne pardonnions à personne! »



V.

La Consultation.

« Venez, docteur, je suis souffrante…

— Vraiment, belle comtesse?… Oui, la main est brûlante ;

Le pouls est vif et l'œil ardent.
—Je sens ma tète qui fermente!..
—Depuis quand ce malaise? —Il me prit à l'instant.
J'étais d'un grand dîner... Brillante compagnie!..
J'eus, à table, un vertige, un étourdissement;
D'un singulier transport je me sentis saisie;
Je demandai mes gens, et sans cérémonie
Dans mon coupé je partis prudemment.
J'arrivai presque en défaillance;
Sous moi fléchissaient mes genoux;
Sur ce divan l'on me porta, je pense...
Ce sont les nerfs, docteur!...—Madame, où diniez-vous?
—Chez la marquise de Brignole.
C'est là, je vous l'ai dit, que commença mon mal!
Je riais..., je riais...; j'étais comme une folle!..
Un splendide festin!.. Banquet électoral!..
Nous fêtions le petit Blonval...
Beau député, sur ma parole!..

Je ris encore !.. Ah ! Dieu ! mes nerfs ! Ah ! cher docteur,
C'est une fièvre... une chaleur !..
J'étouffe... ouvrez cette fenêtre !
— Ce dîner dura trop peut-être ;
Peut-être aussi cet estomac craintif,
Si délicat, si maladif,
Se sera-t-il laissé séduire ? ..
— Y pensez-vous, docteur ? Mais l'on sait se conduire,
Et l'on s'observe !... A peine une aile de poulet...
Puis, j'avais pour voisin un magistrat si laid,
Il m'ôtait l'appétit !.. M. de Pignolet,
Électeur du Poitou, qui mange !.. qui dévore !..
Dieu ! la tête me tourne, et tout danse en ce lieu,
Jusqu'à mon magistrat, que je crois voir encore !..
— Madame, avez-vous bu ? — Fort peu.
— Mais encore !.. voyons !.. Parlez avec franchise.
— Deux verres de Champagne, un seul de Clos-Vougeot,
Un de Lunel, un de Château-Margot...

—Eh! madame, vous êtes grise!»

Un tel aveu sans doute à la belle eût coûté!
Chacun hélas! en se jugeant soi même,
Voit rarement la vérité.
Sot orgueil, vanité qui s'admire et qui s'aime,
Pour le fat n'est que dignité;
La lâcheté devient prudence;
Le mutisme ignorant est un discret silence;
La grossière rudesse est la sincérité;
Le paresseux se dit enclin aux rêveries;
La tendre et facile beauté
Sous le nom de coquetteries
Déguise les écarts de sa fragilité.
Ainsi notre faiblesse à nos yeux se pallie;
Et si quelquefois au prochain
Nous demandons conseil, ménageant à dessein

Notre fierté qui s'humilie,
Nous consultons le médecin,
Mais nous taisons la maladie.



VI.

Le chant du Cygne.

A M. le baron de Stassart.

-o◎o-

Un cygne allait mourir ; et la vue attachée
Sur le lac transparent, au limpide cristal,

Pressentant le moment fatal,
Il disait, la tête penchée,
Ce dernier chant du mort, cet hymne du tombeau,
Qu'exhale, en expirant, le noble et bel oiseau.

Le peuple ailé des bois écoutait sous l'ombrage.
Un hibou, sous l'épais feuillage,
Exprimait surtout ses transports :
« Oh ! les divins accents ! les sublimes accords ! »
S'écriait-il ; « quelle grâce infinie !
» Et comme de ces chants la suave harmonie
» De ce brillant gosier s'épanche sans efforts ! »

—«Qu'est-ce donc? dit un merle, et quelle ardeur l'inspire,
» Ce hibou malfaisant, qui ne sait que médire ?
» Quoi ! par lui le cygne est fêté !... »

— « Je crois pénétrer le mystère, »
Répond un rossignol ; « je connais le compère !
» Apprenez donc la vérité :
» A son habitude il déroge,
» Mais si de lui le cygne obtient un tel éloge,
» C'est qu'il meurt, quand il a chanté. »

Que le mérite, hélas, ici-bas s'y résigne !
Tous les hibous ne sont pas dans les bois.
Au talent qui nous charme accordons-nous les droits
Dont plus tard nous le jugeons digne ?
Muets pour les vivants, nous retrouvons la voix
Pour célébrer le chant du cygne.



VII.

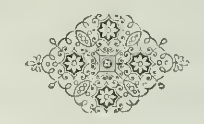
Le grand-duc Léopold et le Galérien.

Léopold, ce grand-duc que Florence révère,
Dont la mémoire encore à la Toscane est chère,

Visitait à Livourne, avec ses courtisans,
Un de ces lieux maudits, repaires infâmants,
    Bagnes hideux, au poison délétère,
Et qui de nos cités disparaîtront, j'espère,
    Quand la loi, lasse de punir,
Aura pris pour devise : *Amender, prévenir.*
Léopold, noble cœur, âme digne et sereine,
Laissait venir à lui, sans morgue souveraine,
Ces êtres dégradés, leur demandant à tous
Et quel était leur crime, et quelle était leur peine,
Provoquant leurs aveux d'un air clément et doux.
Tous se justifiaient : aucun n'était coupable;
Chacun de la justice accusait la rigueur,
    Et d'un tribunal implacable
    Maudissait la haine ou l'erreur.
Tel effronté coquin, audacieux faussaire,
Se disait dépouillé, volé par le prochain;
Tel brigand renommé, pris, l'escopette en main,

Se disait un ermite, un pieux solitaire,
Guidant les voyageurs sur le bord du chemin.
Léopold, entouré de tous ces dignes frères,
Se croyait au couvent, et non plus aux galères.
Il avise un forçat qui, seul, mangeant son pain,
Accroupi sur un banc, et tenant dans sa main
  Son large pied, tout meurtri de sa chaîne,
D'un œil indifférent contemplait cette scène.
Léopold, qui sur lui jette un regard penseur :
« Mais toi, qui te tiens là, seul, à l'écart des autres,
    » Et si loin de ces bons apôtres,
» Réponds-moi, qu'as-tu fait? — Excusez-moi, seigneur;
» J'ai mérité mon sort : je suis un grand voleur! »
    Vers la foule qui l'accompagne
Le duc s'est retourné : « Sans tarder plus longtemps,
» Que ce vaurien soit libre et qu'il sorte du bagne!
  » Il gâterait tous ces honnêtes gens! »

Ce bandit, sans se plaindre, acceptait son supplice ;
Avouant, devant tous, ce qu'il pensait tout bas,
Du prince il méritait la clémente justice :
    Car le sincère aveu du vice,
N'est-ce pas la vertu de ceux qui n'en ont pas?



VIII.

Les deux arbres.



Près de l'église, un cerisier
Du vieil et bon curé décorait l'ermitage :

« Je suis le roi de ce village, »
Lui dit un jour le peuplier.
« Au-dessus du clocher se dresse mon ombrage;
» Tandis que je te vois, inclinant ton feuillage,
» Vers le sol tristement plier. »

— « Oui, des arbres voisins tu dépasses le faîte, »
Dit l'arbre du pasteur ou plutôt du pays.
« Tu portes jusqu'au ciel tes rameaux dégarnis;
» Moi, je courbe humblement la tête,
» Mais c'est sous le poids de mes fruits. »

Voyez ce noble front, mûri par la sagesse!
Il s'incline, pensif, et brille en se cachant.

La tête vide avec orgueil se dresse;
Elle a tout ce qu'il faut pour s'élever :... du vent.





IX.

Le chien du Quaker

-ooo-

Certain quaker très-sobre , au moins en apparence,
Ne donnait à son chien qu'une maigre pitance.

Pour le pauvre barbet, qui faisait pénitence,
C'était festin de roi qu'un seul os à ronger.
Un jour que le quaker, au club de tempérance,
Prêchait le jeûne et l'abstinence,
Un savoureux fumet sort du garde-manger.
Notre chien n'y tient plus; argument sans réplique,
La faim parle... A l'assaut du buffet diabolique
Il s'élance, et, tout prêts pour un repas d'*amis* (1),
Il voit rangés en ordre symétrique
Gâteaux, pâtés de choix, volailles et perdrix.
Quel spectacle pour l'œil d'un barbet famélique!
La dent s'en mêle, hélas! Dans ce riche butin
Le pauvret prend sa part, et peut enfin lui-même
Savourer le plaisir extrême

(1) On sait que l'association des quakers se nomme aussi la société des amis.

De laisser, à son tour, un os pour le prochain.
Soudain la porte s'ouvre ; on entre ; c'est le maître.
A terre il voit épars les débris du festin ,
Et le chien tout penaud , qui cherche à disparaître ,
Confus, traînant la queue , et l'œil tout patelin.
« Je ne te battrai point, » dit notre digne frère ,
D'un regard froid et calme accablant le larron ;
« Je ne te battrai point ; notre morale austère
» Même envers tes pareils me défend la colère.
» Un autre te ferait périr sous le bâton ;
» Un autre, pour le moins, te mettrait à la chaîne ;
» Moi, je veux, pour unique peine ,
» Te donner un mauvais renom. »
A ces mots, il le chasse, et dans le voisinage
Il répand le bruit imposteur
Que le pauvre animal est atteint de la rage ;
La nouvelle au loin se propage ,
Semant l'alarme et la terreur.

On poursuit notre chien ; on le traque, on l'assomme,
Et la clémence du saint homme
Punit de mort notre voleur.

Craignez du fourbe qui s'irrite
Les dehors bénins et cléments !
Le plus cruel des châtiments,
C'est le pardon d'un hypocrite.



X.

L'outarde [1].

Une outarde se désolait

De ne pouvoir quitter la terre ;

(1) Imitée de l'espagnol d'Yriarte.

Chaque oiseau qui dans l'air volait
Redoublait de son cœur l'envieuse colère.
Notre outarde dépérissait,
De douleur, au moral (entendons-nous, de grâce),
Car sa riche santé n'en portait nulle trace,
Et, pour comble de maux, la pauvrette engraissait,
Plaçant tout son espoir en des enfants qu'elle aime,
Elle excitait ses rejetons,
Et leur montrait le ciel !... Trop dignes d'elle même,
Nos petits outardeaux, par un effort suprême,
S'épuisaient en grotesques bonds.
« J'aurai, dit-elle enfin, une vaillante race
» Qui fendra l'air... Mes envieux diront :
» L'outarde a des enfants qui planent dans l'espace.
» Oui, seraient-ils bâtards, mes petits voleront! »
Aussitôt notre oiseau commence un grand pillage,
Et dans les nids des environs
Exerce un clandestin ravage :

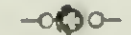
Œufs de perdrix, d'émérillons,
De bouvreuils, au riche plumage,
De linottes et de pinsons,
De rouges-gorges, de pigeons,
Tout abonde en son nid, merveilleux assemblage,
Et la fauvette en germe éclôt près des aiglons.
Tout ne vint pas à point dans l'étrange couvée;
Elle eut aussi ses jours de deuil;
Mais plus d'une aile ardente, et de race éprouvée,
Fit honneur à l'outarde, et la remplit d'orgueil.
Cet orgueil la perdit: On répand à la ronde,
Parmi le peuple-oiseau, que la mère féconde
Veut qu'on vienne admirer ses rejetons brillants.
On y vient; mais hélas! dans la foule indignée,
Chacun, reconnaissant, emmenant sa lignée,
Laisse à l'outarde... ses enfants!

Barbouilleurs éternels, ce récit vous regarde!
Vos fabuleux produits se réduiraient à rien,
Si chacun reprenait son bien
Parmi les enfants de l'outarde.



XI.

La béquille de Sixte-Quint.



C'était le règne de ce prêtre
En qui Rome eut un pape et l'univers un maître ;

Au Vatican, au fond d'un grenier ténébreux,
Un majordome, à la sainte livrée,
Trouve, gisante à terre, à l'écart retirée,
Une béquille au bois poudreux,
Qu'il heurte d'un pied dédaigneux.
Le bois murmure, il tressaille, il s'anime :
« Respecte-moi, dit-il, se soulevant soudain,
J'ai fait le pape ! — Toi ! — Moi-même.., et ton dédain
Réveille un courroux légitime,
Car j'ai donné le sceptre au pontife romain.
Quand ce grand Sixte-Quint feignit avec adresse
Et l'âge et la caducité,
Je soutins sa fausse vieillesse
Et sa menteuse infirmité.
Plus d'un vote douteux par moi fut emporté ;
Ces rusés cardinaux, le voyant mon esclave,
Croyaient convoquer un conclave,
En lui donnant la papauté.

A peine élu, l'ingrat me jette et m'abandonne;
Il me renie; il paie une couronne
Par l'ingratitude et l'oubli!
— Et de toi que pouvait-il faire?
— Me garder, m'honorer, c'eût été mon salaire.
— Pour toi, c'était fort bien; c'était gênant pour lui.
— Mais, j'y pense, en son cœur il m'appelle peut-être;
Relève-moi; va me rendre à ton maître;
Il sera tout joyeux de me voir aujourd'hui.
— Je m'en garderai bien, ma chère!
Le saint homme est frais et dispos;
On le dit même un peu colère;
Il te briserait... sur mon dos. »
Cela dit, de son pied dans l'ombre la plus noire
Il pousse le bâton qui fit un jour l'histoire.

Les Sixte-Quint, petits ou grands,

De leur pouvoir brisent les instruments ;
Ils sont tous de même famille :
Ce qu'on choyait hier, on l'écarte aujourd'hui.
Quand on n'a plus besoin d'appui,
Qui se souvient de sa béquille ?



XII.

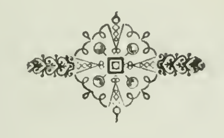
L'Homme et le Nom.

Certain sot anobli, vain, comme de raison,
De sa très-douteuse noblesse,

Comparaissait, avec son frais blason,
Devant un magistrat cité pour sa finesse.
Malgré son ordinaire aplomb,
Le plaideur semblait au supplice ;
Sommé de se nommer, comme on fait en justice,
Il disait son nom seul, et taisait son prénom :
«Le prénom? dit le juge. — Eh! pourquoi tant d'affaire?..
Quand je me suis nommé?...— Nommé? pas tout à fait.
Il faut que le prénom... — Est-ce donc nécessaire?...
— Très-nécessaire, s'il vous plaît.
—Mais...—Point de mais.» Notre homme, à bout de subterfug
Dit enfin tout penaud : « Avoine de Sablon. »
— « Je savais bien, répond le juge,
Qu'il mangeait la moitié du nom. »

Un sot toujours, malgré lui, se décèle ;
Il reste sot ; rien ne peut le grandir.

Mais qu'un noble cœur se révèle,
Les plus simples dehors ne sauraient l'avilir.
L'homme en lui-même a sa grandeur réelle :
Il ne doit de son nom ni s'enfler, ni rougir.



XIII.

Le Lion d'Afrique.

A mon ami, Antoine Etex.

-○-

Non loin des murs d'Oran résonnait le clairon ;
La fanfare joyeuse appelait l'escadron.

Le lion s'est dressé dans sa sombre tanière ;
Le léopard lui dit : « Entends-tu ? C'est la guerre ;
L'intrépide Gérard (1) va fouiller le vallon.
Toi, notre unique espoir, notre force dernière,
N'accepte pas la lutte meurtrière,
Car tu n'as pas de rejeton.
Si du vaillant chasseur la balle te moissonne,
Si tu tombes, sanglant, sous le fer et le plomb,
Qui nous commandera ? — Personne !
Je ne veux pas de rejeton !
J'ai vu du grand désert la terrible lionne
Mettre au jour un enfant craintif,
Se courbant sous la main qui l'emmenait captif.
S'il faut que du lion la majesté s'abaisse,

(1) On a cru pouvoir placer ici le nom du célèbre *tueur de lions* de l'armée d'Afrique, en qui se personnifie l'héroïsme aventureux du chasseur.

Puisse périr jusqu'à son nom !
Oui, que plutôt ma race à jamais disparaisse,
Que de voir trembler un lion ! »
Il dit, et, dès le soir, de la sombre colline
Un fier rugissement ébranle les échos.
Dernier roi du désert, son sang coule à grands flots,
Et le fer de Gérard laboure sa poitrine.

Du nom que vous portez prendre si peu de soins !
Vous, que pour la noblesse en tous lieux l'on renomme,
Ne point vous marier ! — Eh bien, ma race au moins
Finira par un honnête homme.



XIV.

L'Anon et le Poulain.

-○✿○-

« Unissons nos enfants, » dit un jour une ânesse

A sa voisine, la jument.

« Qu'ils soient amis, dès leur jeunesse ;
Ils gagneront tous deux à ce rapprochement.
Quel plaisir de les voir ensemble grandissant !
J'en pleure déjà de tendresse !
Je puis vous le dire entre nous :
Mon ânon a bonne tournure ;
Votre poulain prendra son air modeste et doux ;
De votre fils le mien imitera l'allure.
Vous ferai-je un aveu complet ?
Votre hennissement me plaît,
Et je voudrais le voir passer dans ma famille.
J'aime aussi, par instants, votre maintien coquet,
Et ce feu généreux qui dans votre œil petille.
De son côté, près de son compagnon,
Le cher poulain pourra, dans mainte occasion,
Nous prendre ce secret, dont chacun s'émerveille,
De secouer la tête, en allongeant l'oreille. »
Ce séduisant tableau fit céder la jument :

De l'ânon, au poil fauve, et du poulain brillant
L'union bientôt fut entière.
Mais de ces deux enfants, qu'on dressait à la fois,
Courte fut l'alliance : au bout de quelques mois,
Notre cavale, en prévoyante mère,
Crut prudent de les désunir :
L'ânon ne savait pas hennir ;
Le poulain commencait à braire.

On retient mieux le mal, qu'on n'apprend à bien faire.



XV.

Le Cerf-volant.

« Salut au frère ailé qui prend place en vos rangs ! »
Disait à la troupe légère

Dans les airs planant libre et fière ,
Le plus hardi des cerfs-volants ,
Qu'ait jamais dirigés, prudente messagère ,
L'industrieuse main d'un gamin de seize ans :
— « Un frère ? Où donc ? dit l'hirondelle.
— A tes côtés ; regarde-moi !
— Oh ! le bel oiseau ! répond-elle.
—Pourquoi donc ce dédain ?—Tu demandes pourquoi ?
Avons-nous ici , comme toi ,
Ce fil sale et terreux , suspendu sous notre aile ? »

Nous avons bien des cerfs-volants ,
Tout chargés d'oripeaux brillants ;
En vain la terre les rappelle ;
Ils s'élèvent, battant de l'aile ,
Majestueux , retentissants...
Mais, hélas ! on voit la ficelle !

XVI.

L'Oiseau des champs.

—○✿○—

« O toi qui promènes
Des forêts aux plaines,

Des prés aux fontaines,
Ton vol voyageur ;
Ton ardeur butine
La blanche aubépine,
La fraîche églantine,
L'épi du glaneur ;
Du fruit qui se penche,
A la haute branche,
Ta soif qui s'étanche
Détruit la primeur ;
Puis ton gai caprice
Broie un vert calice,
Et ton aile glisse
Des fruits à la fleur.
La terre est si belle !
Son parfum t'appelle ;
Ta joie éternelle
Fête sa splendeur.

Mais jouir sans cesse!
Dis-moi qui te presse?
Crains-tu la détresse?
— Je crains le chasseur.
Pour nous point de grâce!
Le plomb siffle et passe;
Toujours il menace
Du coup destructeur.
Sous la mort présente,
L'oiseau vole et chante,
Et l'herbe sanglante
Reçoit le chanteur.
Quand l'aube étincelle,
La balle cruelle
Vient briser une aile
Qui bat de bonheur;
Aussi je butine
La blanche aubépine,

La fraîche églantine,
L'épi du glaneur ;
Du fruit qui se penche,
A la haute branche,
Ma soif qui s'étanche
Détruit la primeur.
Je vole et j'oublie
La balle ennemie ;
J'attends et défie
La mort sous la fleur. »

Si l'oiseau qui chante
Sous la mort présente,
Sur l'herbe sanglante
Sourit au destin ;
Sachons au passage
Braver le nuage ;

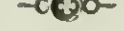
Défions l'orage
Qui gronde au lointain.
Quand le jour rayonne,
A tout ce que donne
Sa fraîche couronne
Ouvrons notre main ;
C'est Dieu qui l'envoie ;
Cueillons avec joie
Tout ce qui verdoie
Au bord du chemin !
Comme un rêve passe
Sans laisser de trace,
Ainsi tout s'efface,
Tout suit son déclin.
Sitôt desséchée,
Quel vent t'a touchée,
Pauvre fleur penchée,
Si belle au matin ?

Quand Dieu la colore,
Cueillons, dès l'aurore,
La fleur qui se dore,
Sans dire : A demain!
Heure fugitive,
Où tout nous captive,
Ta lueur si vive
Doit mourir soudain!
Sois notre conquête!
Heureux qui te fête!
La main qui t'arrête
Trompe le destin.



XVII.

La chaussure.



« Maladroit ouvrier, que vainement j'adjure
    De caser moins étroitement

Ce pied d'une honnête structure,
Tu ne m'écoutes pas! Ton fol entêtement
Veut donc me mettre à la torture;
Et ton fatal aveuglement
M'emprisonne en cette chaussure!...
Avec elle, pourtant, j'ai marché vaillamment.
Mais qu'un seul instant je m'arrête,
En ton cercle de fer en vain tu me retiens;
Il faut, soulier maudit, que mon pied te rejette;
Et l'esclave au repos veut briser ses liens! »

Méditez sur ce point, souveraine sagesse!
Ce peuple, dont on craint et la tête et le bras,
Faites-le donc marcher sans cesse!
C'est quand vous arrêtez ses pas,
Qu'il s'aperçoit surtout que son soulier le blesse.



XVIII.

L'arbre nourricier.

LES BUCHERONS.

« Quoi ! tu n'as plus pour nous que rameaux dégarnis,
Quand vers toi l'espoir nous amène,

Quand nous accourions, hors d'haleine,
Savourer ton ombre et tes fruits! »

L'ARBRE.

« Dès que la disette est venue,
J'ai laissé prendre à tout passant,
Et j'ai donné joyeusement
A toute main vers moi tendue. »

LES BUCHERONS.

« Tu n'as plus rien pour nous nourrir :
Dès lors ta sentence est signée;
Tu périras sous la cognée,
Et tu ne dois plus refleurir. »

L'ARBRE.

« J'ai donné sans cesse, à toute heure,
Au vieux, au jeune, à l'ouvrier,
A tout ce qui souffre et qui pleure,
A la mansarde, à l'atelier.

Je ne suis qu'un dépositaire,
Et quand je voyais un enfant,
J'invoquais le souffle du vent
Pour baisser mes rameaux à terre.

Tout pauvre que Dieu m'a conduit
Près de moi trouva la richesse,
Et j'ai même, je le confesse,
Donné la branche avec le fruit.

Car le champ de blé fut stérile ;
L'année a vu bien des douleurs!
J'ai consolé tout homme en pleurs,
Qu'il vînt des champs ou de la ville.

Au plus triste, au plus diligent,
J'ai livré ma fraîche couronne.
Fallait-il donc jusqu'à l'automne
Garder le bien de l'indigent?

Du pauvre je fus l'opulence ;
Je lui prodiguai mon trésor,
Et je n'avais plus rien, je pense,
Que pourtant je donnais encor. »

LES BUCHERONS.

« Par nous ta sentence est signée ;
Tu n'as plus rien pour nous nourrir ;
Tu périras sous la cognée,
Et tu ne dois plus refleurir. »

Juges intègres et sévères,
Toujours si prompts à condamner,
Croyez-vous dónc servir vos frères,
Quand vous aurez fermé, dans les jours de misères,
La main qui se plut à donner ?

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

I.

La Poule au pot.

-c✿o-

Rentrant joyeux dans sa chaumine,
Le paysan Guillot, au temps du bon Henri,

S'écriait un matin : « Eh ! viens donc, Mathurine,
Viens donc embrasser ton mari !
— Qu'as-tu donc ? — Plus d'humeur chagrine !....
— Il nous est échu, j'imagine,
Quelque coin de terre au soleil ?
Parle, réponds !... — Rien de pareil.
— Qu'est-ce alors ? — Je vais te l'apprendre...
Je viens du sermon... — Bon ; après ?...
— Sais-tu ce que je viens d'entendre ?...
Ce bon Henri, le Béarnais,
(A ce nom-là qu'on se découvre !)
Le roi vient de dire en son Louvre,
Le curé nous l'a répété :
« Aux petits, bonheur et santé !
Je veux que les jours de grand'messe
Soient pour tous des jours de liesse ;
Chacun chez soi se gaudira ;
Le pauvre en sa maison boira

Du vin clairet sur nappe blanche! »
Le roi l'a dit, foi de Guillot :
« *Je veux, j'entends que le dimanche*
» *Chacun mette la poule au pot.* »
Vive le roi qui nous régale! »
Par malheur, une poule était là furetant ;
Elle entend, puis vite détale,
Court effarée, et s'en va répétant
Dans tous les poulaillers la nouvelle fatale.
Dans tous les cantons d'alentour
Le funeste bruit se propage;
Il court de village en village;
De la France il fera le tour.
Ce bon roi, qui veut qu'à son jour
Le peuple aussi fasse ripaille,
Ce roi, de son peuple l'amour,
Devient l'effroi de la volaille,
La terreur de la basse-cour.

La poule en tous lieux se lamente
Au milieu des coqs éplorés;
La douleur la rend éloquente :
« Ainsi donc contre nous les rois sont conjurés;
Le plus grand d'entre eux nous menace;
Il veut détruire notre race!
C'était bien assez cependant
Qu'un cuisinier impitoyable
Vînt nous enlever méchamment,
Et nous immolât pour la table
Du grand, du riche et du puissant!
Mais notre disgrâce est complète,
S'il faut encor que tous manants,
Que tous pauvres et paysans,
Les dimanches et jours de fête,
Fassent bombance à nos dépens!
De Henri le vœu sanguinaire
Veut qu'en France chacun mette la poule au pot;

S'il faut ainsi qu'en la chaumière
On nous cuise sous le fagot,
Et que partout notre sang coule,
Ce sera la fin de la poule! »
A ces mots, les coqs frémissaient;
Poulets et poussins gémissaient;
Partout les cris et la colère;
On se concerte, on délibère;
Après maint discours émouvant,
Il fut par la gent emplumée,
D'un juste courroux animée,
Résolu que Henri le Grand,
Dont le projet déshonorant
Devait faire tant de victimes,
Serait, pour expier ses crimes.
Surnommé Henri le Tyran

Il n'est donc pas d'universelle gloire !
O Béarnais, par le Français béni,
Grand roi, tu devais être aussi
Le seul roi dont la poule ait maudit la mémoire !

Ton vœu pourtant ne fut qu'un mot!
Le peuple affriandé n'en vit rien sur sa table ;
Et malgré toi, la poule au pot
Est restée, hélas! une fable!



II.

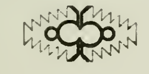
Le Rossignol.

Un rossignol était en cage;
Exilé de son frais bocage,

Le pauvre oiseau ne chantait plus.
En vain des fleurs, riches offrandes,
Fruits et rameaux, vertes guirlandes,
Aux barreaux dorés appendus,
Stimulaient sa gaîté captive ;
En vain une oreille attentive
Épiait ses accents perdus...
Pauvre oiseau, tu ne chantais plus!

Qui te rend ta prison si dure?
L'image de tes biens ravis?
Est-ce l'odorante verdure
Qui t'ouvrait ses riants abris?
Ou l'eau qui serpente et murmure
A travers les sentiers fleuris?

Ornement muet de ma cage,
Dis-moi, de tous tes biens perdus,
Que regrettes-tu davantage ?
— Hélas ! c'est de ne chanter plus !



III.

L'Orgue et l'Enfant.

En ce jour où l'on donne, où, pour plaire à l'usage,
On remplit de cadeaux les plus riches logis,

S'arrête un brillant équipage,
Devant l'hôtel d'un opulent marquis,
De plus, influent personnage.
Un jeune homme franchit le marchepied soyeux,
Tandis que deux laquais, du fond de la voiture,
Tirent avec effort un orgue somptueux,
Opéra portatif, tout couvert de dorure,
Et qui doit du marquis, jouet mélodieux,
Distraire la progéniture.
Cependant sous la porte un petit mendiant,
Blême de faim et grelotant,
Tendait ses maigres doigts, crispés par la froidure;
On lui répond d'une voix dure:
— « On ne peut rien, va-t'en! — Ah! monsieur, dit l'enfant
De cet orgue superbe ici que peut-on faire?
Si vous le placiez dans ma main,
Il deviendrait mon gagne-pain,
Et ferait vivre aussi ma mère! »

N'oubliez pas le pauvre en dotant le puissant,
Et ne refusez pas l'obole à sa souffrance,
Vous dont la main prodigue à l'oisive opulence
    Donne la part de l'indigent!



IV.

Le Diamant et le Ver luisant [1].

Le matin d'un beau jour d'été,
Près d'un brillant château, noblement habité,

(1) Imitée de Robert Dodsley. Robert Dodsley, poëte anglais, naquit

14.

Un ver luisant, ce rampant météore,
Astre des prés, dont l'éclat s'évapore
Aux premiers feux dont l'horizon se dore,
Vit près de lui sur l'herbe un diamant,
Tombé, la veille au soir, d'un corsage élégant.
Il insulte la pierre aux vives étincelles :
« Te voilà donc, riche ornement des belles !
» Tu pâlis près de moi, honteux, décoloré,

en 1703 à Mansfield, dans le comté de Nottingham; il mourut à Durham en 1764, à l'âge de soixante et un ans. On doit à Robert Dodsley des poésies, des pièces de théâtre, un ouvrage de morale, intitulé : *Économie de la vie humaine*, attribué pendant quelque temps au comte de Chesterfield, et qui a été traduit en français en 1751, sous le titre du *Brahmine inspiré*. Son principal titre à la renommée est un recueil de fables composé d'une traduction des meilleures fables d'Ésope, de Phèdre et de la Fontaine, et d'un livre d'apologues originaux. Les fables de Dodsley se recommandent par une pensée fine, ingénieuse, souvent élevée ; mais l'exécution manque en général de relief et de précision. Je me suis donc attaché à rehausser par le choix des détails les quelques fables de Dodsley que j'ai imitées. J'ai dû même quelquefois modifier l'idée elle-même pour lui donner plus de nerf et de saillie.

» Couché, triste et perdu, dans la verdeur du pré ! »
Au même instant plusieurs voix retentissent,
Réveillant l'écho du matin ;
La plus jeune, au timbre argentin,
S'écrie : « Ah ! le voilà ; ses rayons le trahissent !
» C'est lui ; je le retrouve enfin ! »
Puis une main plus blanche qu'un satin,
Dont les doigts effilés entre les fleurs se glissent,
Saisit le brillant fugitif,
Heureux et fier de se revoir captif.
— « Eh bien ! tu vois si mes feux m'abandonnent !
Dit-il à son triste insulteur ;
Sous l'éclat du jour ils rayonnent ;
Et toi, tu ne dois ta splendeur
Qu'aux ténèbres qui t'environnent ! »

V.

Le Paradis des bêtes.

-o§o-

Dans un cénacle d'animaux,
Coqs et renards, brebis et louveteaux,

Oubliant leur vieille querelle,
Discutaient la vie éternelle.
Un bouc, à l'air grave, imposant,
Et que sa barbe et son grand âge
Désignaient d'avance au suffrage,
Fut acclamé pour président.
Après maint avis différent,
A l'assemblée il vient lui-même
En peu de mots exposer son système ;
Il était simple et consolant :
« Nous discutons, dit-il, où sera notre place
Quand pour nous s'ouvrira le ciel,
Quand viendra l'autre vie, et que tous, face à face,
Nous verrons le maître éternel.
Puissance et rang, devant lui tout s'efface ;
Ce Dieu juste, clément, et redresseur des torts,
Grandira les petits, abaissera les forts.
L'éléphant léguera sa masse

A l'imperceptible ciron ;
L'oiseau-mouche, en volant, assombrira l'espace ;
La fourmi deviendra lion.
L'âne. soutien de la misère,
L'âne, ce travailleur que l'on aime à railler,
Prendra d'un beau cheval l'allure ardente et fière ;
Et la poule viendra, dépistant la fermière,
Sous la peau du renard rôder au poulailler ;
La souris, gros matou, ronfle. fait bonne chère,
Et le chat d'autrefois vient dans la souricière.
Prenant des longues dents les appétits gloutons,
Le mouton sera loup pour croquer les moutons.
L'aigle est un roitelet qui s'enfuit et succombe
Sous les serres de la colombe ;
Ce fier et terrible serpent,
Qui roule ses anneaux et se dresse en sifflant,
Était un vermisseau, rampant sur la poussière ;
Tout va se transformant ; les rôles sont changés ;

Les faibles sont puissants, et les humbles vengés. »

A cette nouvelle lumière,
A ce tableau de l'avenir,
Les gros de murmurer, les petits d'applaudir ;
Grand fut l'émoi de l'assemblée entière....
Les petits font partout la foule et le succès;
Aussi fut-il des plus complets,
Si bien qu'un vieux chapon voulait, à l'instant même,
Se faire croquer tout exprès,
Afin d'essayer le système.
Une fauvette alors, oubliant de chanter,
Non loin de là timidement perchée,
Et sous l'ombrage vert presqu'à demi cachée,
Demande la parole, et se fait écouter :

« Si je deviens un nouvel être,
Milan, épervier ou vautour,
Sans me ressouvenir de mon premier séjour,
A quoi me servira, dites-moi, de renaître ?
Car le bonheur alors serait de comparer,
De dire : « J'étais faible, et je vais dévorer ! »
Mais si je me souviens d'avoir été fauvette,
Loin de me trouver bien de votre paradis,
Du fond du cœur je vous le dis,
Par avance, hélas ! je regrette
Mon nid de paille en l'épais du taillis,
Et ma détresse et mes petits ! »

Celui qui, dans sa peine amère,
Cherche un refuge à sa misère,
Doit rêver, non penser, à ce Dieu qu'il espère,
Et, sans le discuter, doit regarder le ciel.

S'il veut approfondir cet imposant mystère,
Ses yeux retombent sur la terre,
Et dans sa douleur il préfère
Tous ses maux d'ici-bas au bonheur éternel.



VI.

L'Écrin.

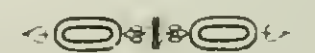
-○◆○-

A cette heure où du bal la parure s'apprête,
Un écrin radieux déployait son trésor,

Océan de rubis, foyer de pourpre et d'or.
Où du ciel d'Orient la splendeur se reflète.

Parmi les diamants, dignes d'un front royal,
Et les perles de l'Inde, à l'éclat virginal,
Et l'ardente émeraude, aux brillantes facettes,
Une modeste opale attirait tous les yeux;
Tant l'artiste avait su, d'un travail amoureux,
Tailler la robe d'or, aux fines silhouettes,
Où du bijou sans faste il encadrait les feux.

Pareille à la monture où la pierre est fixée,
Qu'une parole d'or enchâsse la pensée.



VII.

La Minute.

-oOo-

Paul et Jean, deux amis de cœur, de voisinage,
Excellents ouvriers, déjeunaient en causant ;

De leur travail, de leur ménage,
Tous les deux devisaient gaîment.
Midi sonnait à la mairie;
Une minute après, midi sonne au marché :
« Le marché seul va bien, dit Paul. — Moi, je parie,
Riposte Jean, que de notre mairie
Jamais l'aiguille n'a bronché. »
Ce frivole sujet amène une querelle;
On parlait, verre en main; un mot s'est échappé,
Mot cruel, renfermant une injure mortelle;
Un coup brutal répond au défi qui l'appelle;
Paul, hélas! par mégarde à la tempe est frappé...
Il expire, en nommant ses enfants qu'il adore;
Il expire... Au marché midi sonnait encore!

Appliquons cette idée à de plus vastes faits!
Tournons vers de grands intérêts

Cette vive et trop simple image
De tout ce que le temps emporte en son passage.
Dans la minute, hélas! que laissent s'écouler
Deux horloges, marquant d'une marche inégale
La même heure à peu d'intervalle,
Un peuple peut s'éteindre, un trône peut crouler.



VIII.

Le Billard.

—○◎○—

LA BILLE.

Enfin, j'ai gagné la partie,
Et j'ai su, par un coup certain,

En chassant la bille ennemie,
Rester maîtresse du terrain!

LA QUEUE.

C'est moi seule, présomptueuse,
Qui t'imprimai le mouvement,
En te traçant la route heureuse
Où je te lance en te touchant.

LA MAIN.

N'est-ce pas moi qui te dirige,
Bois inerte, inintelligent?
A frapper juste je t'oblige;
Tu n'es que mon fidèle agent.

L'OEIL.

Sans moi, que serait ton adresse?
Je vois, je mesure et prescris.
Je sais diriger ta souplesse,
Marquer la route, et tu la suis.

L'HOMME.

Oui; mais ta règle est ma pensée;
La loi qui t'anime est en nous;
Ta vue où j'ordonne est fixée;
C'est moi qui vous gouverne tous.

UNE VOIX.

C'est en moi seul que tout réside ;
C'est moi, le maître souverain,
Qui seul dirige, anime et guide
L'homme et l'œil, la bille et la main.



IX.

Le Perroquet (1).

-o✪o-

Un homme, ayant perdu sa femme,
La larme à l'œil, le deuil dans l'âme,

(1) Imitée de Robert Dodsley.

Voulut, pour remplacer la dame
A l'intarissable caquet,
Faire emplette... d'un perroquet.
Un marchand, venu d'Amérique,
Offrait aux amateurs un riche assortiment :
Dans la splendide et bruyante boutique
Il entre, et veut choisir avec discernement.
De tous nos perroquets le talent se déploie;
Celui-là prêche, l'autre aboie;
L'un dit un *oremus*, comme un chantre au lutrin;
Celui-ci veut à boire, il demande du vin;
L'un gourmande ses gens, appelle sa voiture;
Cet autre est un marin qui tempête et qui jure.
Non loin du groupe assourdissant,
Un seul est à l'écart, muet, grave, imposant.
Son plumage était vert, son aspect vénérable;
Immobile, au bout d'une table,
Il se tenait, l'air tout pensif,

Profondément méditatif.
« Eh quoi! mon bel ami, vous gardez le silence! »
Dit notre veuf à l'oiseau sérieux;
« Vous méprisez les cris, la turbulence
» De tous vos compagnons; vous dédaignez leurs jeux;
» Seul, vous ne dites rien! » En philosophe, en sage,
L'oiseau lui répondit : *« J'en pense davantage. »*
« O ciel! se dit notre homme, il vaut son pesant d'or;
» D'un Platon, d'un Pascal, je vois en lui l'étoffe:
» Sans marchander, achetons ce trésor! »
Il paye et s'en retourne avec son philosophe.
Pendant un mois, soir et matin,
Il le cultive, il l'endoctrine;
Lui lit du Fenélon, du Pline;
Passe du français au latin;
Mais, hélas! à son grand chagrin,
Il n'obtient qu'un seul mot du sage;
Ce fut toujours même refrain,

Toujours ce mot profond : « *J'en pense davantage.* »
 Notre acheteur s'emporte tout d'abord;
 Puis il se dit : « Voyons, n'ai-je pas tort?
» N'accusons que nous seul de notre maladresse !
» De ce stupide oiseau j'admirai la sagesse,
  » Pour l'avoir jugé sur un mot.
  » Qui de nous deux est le plus sot ? »



X.

La Calomnie.

Le choléra disparaissait ;
Aucun fléau ne sévissait ;

La terre était calme et prospère.
La Mort eut un instant d'humeur :
Elle voulut, pour se distraire,
Que tout empressé serviteur
De sa menaçante Grandeur,
Imaginât, pour lui complaire,
Un nouvel agent destructeur.
De notre terrible Puissance
Le passe-temps était cruel.
Elle promit donc récompense
A celui qui, dans l'occurrence,
Et s'inspirant ailleurs qu'au ciel,
Trouverait l'arme la plus sûre
Pour faire expirer un mortel
Après la plus lente torture.
Le prix était un vase d'or,
Où la perle brille et serpente ;
Magique et merveilleux trésor :

Dans cette coupe étincelante,
Le sang versé par l'assassin
Se transforme en nectar divin,
En boisson fumeuse, enivrante.
Un homme d'abord se présente,
Il fait luire aux yeux de la Mort
Une lame aiguë et tranchante,
Dont le fer se courbe et se tord,
Serpent d'acier, lame vivante :
« Reine, je t'apporte un poignard,
Arme impitoyable et puissante.
J'ai, par un prodige de l'art,
Rendu sa force intelligente ;
Dominant l'aveugle fureur,
Jamais il ne tranche la vie;
Et de lui-même il se replie
S'il est dirigé vers le cœur.
Il sait calculer la torture,

Marquer la place et la choisir,
River la vie à la blessure,
Détruire sans anéantir.
Il s'arrête où ta loi commence,
Et, brisant la vie en son cours,
Il laisse à l'homme la souffrance,
Les pleurs et d'inutiles jours. »

A son tour s'avance une femme,
Au teint pâle, aux traits amaigris;
A travers son voile aux longs plis,
La haine qui couve en son âme
Éclate en ses yeux assombris.
« J'ai su, dit-elle, à la vengeance,
A l'envie, à la trahison,
Réserver un secret poison,
Dont l'âcre et subtile puissance
Étreint le cœur et la raison,
Et frappe l'âme en son essence :

L'homme ne fait plus que languir;
Ce n'est plus qu'un fantôme, une ombre;
De son passé le souvenir
Éclaire et trouble sa nuit sombre;
Il meurt avant l'instant fatal;
Il s'agite, apparence vaine;
Spectre plaintif, il se promène
Autour du caveau sépulcral;
Et lorsque enfin, ô souveraine,
Vient le jour fixé par tes lois,
Ce n'est plus qu'une forme humaine
Que tu sembles frapper deux fois. »
 Devant la reine elle s'incline,
Puis se tait; la Mort examine
Le noir poison près du poignard.
Apparaît alors un vieillard,
A l'aspect sinistre, à l'œil fauve,
Subtil et pénétrant regard,

Dardant le feu sous un front chauve :
« Moi, je n'ai ni fer ni poison;
Pourtant d'une atteinte certaine
Je sais détruire jusqu'au nom
De l'homme écrasé sous la haine;
Aux nobles élans de son cœur
Mesurant les ignominies,
S'il vécut affamé d'honneur,
Ma main le traîne aux gémonies.
Éperdu , brisé de douleur,
Il s'indigne, il lutte avec rage;
Partout il voit, il sent l'outrage,
Sans jamais trouver l'insulteur;
Il se roidit, veut vivre encore,
Espérant que la vérité,
Ce vengeur sacré qu'il implore,
Fera luire enfin sa clarté.
Quand dans ton sein il se repose,

Quand s'ouvrent pour lui les tombeaux,
Ta main qui sur son cœur se pose
N'y trouve plus que des lambeaux. »
« D'où vient ton infernal génie?
Lui dit la Mort avec stupeur.
Pour ce prodige de douleur,
Que fais-tu donc? — Je calomnie! »

La Mort un instant réfléchit,
Puis à l'homme au sombre langage
Décerna le prix sans partage :
Le poison n'eut que l'accessit.



XI.

Le Fleuve et les Haillons.

D'un fleuve à l'imposante allure,
Quelques haillons fangeux descendaient le courant,

Et laissaient une trace impure
Dans l'onde au cristal transparent.
Non loin de là, penché sur le rivage,
Un vieillard puisait l'eau, tandis qu'un jeune enfant,
De ces sales haillons contemplant le passage,
Lui disait : « Que fais-tu? tu puises maintenant?
— Pourquoi non, mon enfant? Dans sa course rapide,
L'onde prend la souillure et la perd aussitôt.
Plus haut, plus bas, vois, le fleuve est limpide;
Le lange impur n'a souillé que le flot. »

Il est des insulteurs dont le délire étrange
Veut rabaisser l'histoire en la déshonorant :
Leur bras au fond du fleuve aime à chercher la fange;
Vains calculs! vains efforts! Le fleuve est toujours grand.

XII.

L'Éclair.

-○-

L'éclair brillait, et le ciel en émoi
  Faisait gronder sa voix altière...

« Comme tu cours! disait à Pierre
Son vieil ami, le brave Éloi,
Gai compagnon, tant soit peu téméraire,
Quand il avait vidé son verre :
« Allons, allons; arrête-toi!
As-tu donc si peur du tonnerre?
— J'en conviens; j'aime être chez moi
Quand le temps est en désarroi,
Quand le bon Dieu nous fait la guerre;
Et je vois là-bas ma chaumière!
Si j'étais là, près de la ménagère,
Les petits auraient moins d'effroi;
Puis ensemble on fait sa prière.
— N'importe; on ne court pas ainsi;
Car, malgré son bruit effroyable,
Va, le tonnerre est un bon diable :
Par l'éclair on est averti;
C'est son courrier qui le devance;

Il nous donne toujours, je pense,
Le temps de trouver un abri. »
Il parlait, quand la nue étincelle, s'embrase,
Éclate et tonne au même instant.
Éloi veut fuir, mais du ciel rayonnant
La foudre s'échappe et l'écrase.

Heureux le sage au cœur prudent!
Heureux celui qu'un guide sûr éclaire!
Pour l'insensé, pour le méchant,
Trop souvent, hélas! la lumière,
Ne vient qu'avec le châtiment!

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

I.

La Poésie.

A mon ami, le Dr Émile Blanche.

-o-

Elle était jeune, elle était belle ;
Son front, même au milieu des pleurs,

Empreint d'une grâce éternelle,
Brillait de lumière et de fleurs.
Sa voix faisait tomber les chaînes
Qui pèsent sur les malheureux ;
Elle endormait désirs et peines...
Où donc es-tu, fille des cieux?

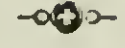
Elle avait un chaste langage,
Un doux sourire, un accent pur,
Soit qu'elle chantât dans l'orage,
Ou pleurât sous un ciel d'azur.
Soutien de l'âme qui succombe,
De ses chants le tribut pieux
Consolait la vie ou la tombe...
Où donc es-tu, fille des cieux?

Elle était pleine de croyance ;
Aussi les peuples la croyaient.
Quand elle parlait d'espérance,
Tous les cœurs brisés espéraient.
Libre et fière de son empire,
Au pouvoir d'un maître orgueilleux
Elle ne vendait pas sa lyre...
Reviens à nous, fille des cieux !



II.

Le chemin du Pèlerin.



C'était le temps de l'ardente croyance ;
La foi naïve illuminait le cœur.

Et plaçait près du voyageur,
A chaque heure, à chaque souffrance,
Une espérance, une terreur.

A Saint-Jacques de Compostelle
Se rendait un bon chevalier ;
Près de lui chevauchait son écuyer fidèle ;
On marchait en silence. Au détour d'un sentier,
Passe un renard... Lui, n'allait pas prier
A Saint-Jacques de Compostelle.
— « Le superbe renard, et de taille vraiment !
Dit le maître. — Il est beau, seigneur, assurément, —
Répond notre écuyer ; mais j'en vis, je le jure,
De robe bien plus belle, et d'une autre encolure ;
Un surtout... vrai prodige!... un renard monstrueux
Gros... comme un bœuf!.. — La bizarre aventure !
Reprend le chevalier, qui paraît soucieux ;

Pour le chasseur riche fourrure! »
Sur le versant d'un mont qu'on venait de gravir,
Le maître se recueille, et d'une voix austère :
« Préserve-nous, grand Dieu, du péché de mentir,
Car nous avons l'Èbre à franchir! »
— Comment donc, monseigneur?... Pourquoi cette prière?
Dit l'écuyer troublé. — Mon digne serviteur,
Ne sais-tu pas que l'Èbre a la vertu très-grande
De submerger en ses flots tout menteur...
A moins pourtant qu'il ne s'amende?... »
L'écuyer surpris ne dit mot;
Il rêve, il médite, et bientôt :
« Monseigneur, ce renard...— Eh bien?..— Cette merveille,
Dont je vous ai décrit la taille sans pareille,
Que j'ai cru, sur l'honneur, aussi gros qu'un taureau,
Il avait la taille... d'un veau. »
Des deux côtés nouveau silence;
Dans la verte plaine on avance :

« Monseigneur, voyez donc!.. Ce courant que voilà. .
C'est l'Èbre assurément?... — Non, c'est la Noguéra.
— J'avais vraiment perdu la tête!
Je me suis trompé tout de bon...
Ce renard... c'était bien une admirable bête!
Sans doute, il était gros... mais... pas plus qu'un mouton
Le chevalier se tait; l'on marche de plus belle,
Et bientôt rivière nouvelle
Se dessine et serpente à l'horizon lointain :
— « Monseigneur, est-ce l'Èbre ?...— Oh ! oui, c'est l'Èbre e
Répond le chevalier... — Monseigneur, il faut croire
Que souvent quelque chose agit sur le regard,
Ou vient troubler notre mémoire;
Car vous savez bien...., ce renard
Dont je vous ai conté l'histoire...
— Eh bien! encore... ce renard?...
— Avait la taille... d'un renard! »

O bienheureux pèlerinage!
O l'heureuse foi du vieil âge!
Ce brave écuyer, si menteur,
Avant le terme du voyage,
Retrouvait à jamais la droiture du cœur.
En ces temps de ferveur si grande,
La douce et naïve légende
Conduisait l'homme par la main;
Et le repentant pèlerin
Laissait un vice pour offrande
Sur chaque pierre du chemin.



III.

Le cœur de l'Avare

-o-

Un avare (Harpagon eût près de lui pâli),
Au milieu des trésors il vivait d'abstinence.

Après avoir longtemps langui,
Mourut d'un mal nouveau qui trompait la science.
On voulut en trouver la cause, et sans retard
On fit ouvrir le corps par les maîtres de l'art.
De ce mal on cherche la trace;
Il manquait au défunt un organe important;
Devinez, cher lecteur : le cœur était absent;
Un grand vide en tenait la place.
Sur ce fait merveilleux l'on discute bien fort;
C'était un cas si singulier, si rare!
Lorsqu'un jour on trouva le cœur de notre avare,
Tout au fond de son coffre-fort,
Enfoui sous des monceaux d'or.

IV.

Le procès des Chats [1].

-o0o-

Deux chats volèrent un fromage,
Et, ne pouvant s'entendre au sujet du partage,

(1) Imitée de Robert Dodsley.

S'en remirent au jugement
D'un singe expert et réputé savant:
Le singe accepte l'arbitrage,
Et se met à l'œuvre à l'instant.
Pour procéder avec prudence,
Il se procure une balance,
Et, ne voulant juger qu'à des signes certains,
Met une part dans chacun des bassins.
Voyant qu'un des plateaux l'emporte,
Il avale un morceau de la part la plus forte,
Pour les réduire au même poids;
Mais la balance, cette fois,
De l'autre côté fut penchée:
Pour rendre le partage égal,
Sans hésiter, le juge impartial
Avale encore une bouchée.
« Un instant, dirent nos deux chats,
S'alarmant de l'aspect que prenaient les débats,

» Vous faites erreur, notre maître;
» Donnez-nous ces morceaux que nous voyons, hélas!
» Si prestement sous vos dents disparaître ;
» Et nous serons contents...» — « Vous, mes amis.. , peut-être,
» Mais la Justice, non !... Le cas est importan
» Il faut, pour le juger, un examen prudent,
» Et du temps pour s'y reconnaître. »
Sur quoi, notre homme... eh! non, notre singe, parbleu !
Grave et pensif comme un apôtre,
Grignote d'un côté, de l'autre;
Si bien que nos chats. à ce jeu,
Voyant, aux deux plateaux, s'amincir le fromage,
Prirent le parti le plus sage,
Déclarant que chacun se trouvait satisfait
De cet équitable partage,
Et demandant... ce qui restait:
« Oh! oh! mes chers amis, nous n'allons pas si vite !
Dit le juge ; envers tous il faut que l'on s'acquitte;

» J'ai pris en mains vos intérêts;
» Et vous avez pu voir de quel scrupule extrême
» Je me suis entouré pour juger ce procès!
» Le reste m'est dû... pour les frais. »

La Justice, en mainte occurrence,
Rend plus d'un équitable arrêt;
Mais, hélas! le vide s'est fait
Aux deux bassins de sa balance!



V.

Vouée au blanc.

La fièvre avait pâli sa joue,
Et terni ses fraîches couleurs ;

Sur la pelouse elle se joue,
Fleur vivante au milieu des fleurs.
De près la mort l'avait touchée;
Vers la tombe à demi penchée,
Dieu ranima la pauvre enfant!
Et sa mère heureuse, attendrie,
Bénissant la Vierge Marie,
L'avait, d'un cœur reconnaissant,
Vouée au blanc!

Aspirant l'air et la lumière,
Le petit ange caressant
Balbutiait le nom de mère;
La mère était là souriant.
A grand bruit s'élançant des nues,
Un aigle, aux ailes étendues,
Apparut soudain frémissant.

Il s'abat, car la faim le presse,
Et trompé par la brume épaisse,
Sur l'herbe il crut voir se jouant
Un mouton blanc.

A peine arrivé dans son aire :
« Hélas ! dit-il, c'est un enfant ! »
Oiseau géant, roi solitaire,
Tu n'eus jamais soif de ce sang !
Morne et honteux de sa victime,
Il quitte son altière cime ;
Chargé de sa proie il descend,
Et va déposer sur la terre,
Près de celle qui fut ta mère,
Ton corps qui saigne, ô pauvre enfant
Vouée au blanc !

Oiseau des sphères éternelles,
Accessible aux nobles douleurs,
Il essuya ses fortes ailes
Sur la verdure et sur les fleurs!
Il reprit sa course hardie,
En cachant sa serre rougie;
Et sur sa trace au firmament,
On vit comme un rayon de flamme
Monter au ciel!... C'était ton âme
Qu'appelait Dieu, ma belle enfant
Vouée au blanc!



VI.

La Planche.

-○○○-

Un jour de pluie et de tonnerre,
Une planche sur un ravin,
Sentier fragile et tutélaire,

19.

Aux passants offrait un chemin.
On se pressait sur le rivage.
La planche, agissant prudemment,
Avant de livrer le passage,
Interrogeait chaque arrivant:
« Où vas-tu! — Porter de l'ouvrage
Au pauvre ouvrier qui m'attend;
Pour son cœur c'est joie et courage;
Et c'est du pain pour son enfant.
— Passe. Et toi? — Je vais à la ville
Transmettre un ordre au justicier,
Pour ce condamné qu'on exile:
C'est la grâce du prisonnier.
— Passe vite. Et toi? — Dans la plaine
Regarde... Ne vois-tu donc pas
Cet esclave qui fuit mon bras?
Je veux le remettre à la chaîne.
— Halte-là! L'on ne passe pas! »

VII.

Le Coq.

Dis moi d'où me vient ta musique ?
Où chantes-tu, coq, mon ami ?

Est-ce dans un manoir rustique,
Près d'un jeune pâtre endormi?

Est-ce au château dont la tourelle
Perce là-bas sous les noyers,
Dont la blanche vitre étincelle
Sous ce rideau de peupliers?

Fais-tu sourire une coquette
Au souvenir de ses amours?
Fais-tu rêver une fillette
Pour qui se lèvent d'heureux jours?

Sous son rideau d'or et de soie
Viens-tu troubler le paresseux,

Qui se recoquille avec joie
Dans sa couche au duvet moelleux ?

Gai compagnon de la famille,
Fais-tu mouvoir à ton signal
Le soc, la serpe et la faucille
Qu'éveille ton chant matinal ?

Dis-moi d'où me vient ta musique ?
Où chantes-tu, coq, mon ami ?
Es-tu l'hôte d'un toit rustique,
Le réveil du pâtre endormi ?

LE COQ.

Je chante en un manoir rustique ;

Je vais de la cave au grenier,
Et fais entendre ma musique
Sur le gazon, sur le fumier.

Coquerico, la nuit s'achève,
Et tout est soumis à ma loi;
A mon appel le jour se lève;
Coquerico, je suis le roi!

J'ai mes travaux, j'ai ma famille;
Et, foi de coq, il m'est égal
Si la serpette ou la faucille
S'anime à mon chant matinal.

Coquerico, la nuit s'achève,

Et tout est soumis à ma loi ;
A mon appel le jour se lève ;
Coquerico, je suis le roi !

Je vis dans la joie et la gloire,
Et quand je règne sans rival,
Je conte à la nuit ma victoire :
J'entonne mon chant triomphal

Coquerico, la nuit s'achève,
Et tout est soumis à ma loi ;
A mon appel le jour se lève ;
Coquerico, je suis le roi !

VIII.

La veilleuse de l'Exilé.

Flambeau de mes nuits solitaires,
Ma veilleuse, aux pâles reflets,

Témoin de mes douleurs amères,
De mon deuil et de mes regrets ;
Toi qui me vois écoutant l'heure
Qui résonne au lointain beffroi,
Et de mon ancienne demeure
Cherchant la trace autour de moi ;
Toi qui me vois rêvant la place
Où mes regards à demi clos
Caressaient l'enfant plein de grâce,
Endormi sous ses blancs rideaux ;
Toi qui fais rayonner dans l'ombre
Tous ces fantômes décevants
Qui viennent peupler ma nuit sombre,
Du passé songes enivrants ;
D'où vient que ta lueur sereine
Éclate en plus vives splendeurs ?
D'où vient donc ta clarté soudaine ?
— Je meurs !

IX.

Les larmes du Cerf.

-o✿o-

Au bruit lointain du cor, dans un bois séculaire,
Des cerfs, tremblants débris d'une peuplade entière,

Sous l'abri d'un rocher devisaient tristement :
« Comment soustraire à l'homme, au chasseur sanguinai
» Leur race décimée, et que rien ne défend ? »

L'un d'eux prit la parole ; il était vieux et sage :
« Contre notre ennemi nous lutterions en vain,
» Dit-il ; il a pour lui la ruse et le courage ;
» Le trépas le devance, et pour guider sa main,
» La meute, aux cris sanglants, l'aiguillonne au carnage.
» Voulons-nous de la mort voir nos fils préservés ?
» A la pitié de l'homme, eh bien ! qu'ils le demandent !
» L'homme est sensible aux maux par lui-même éprouvés ;
» Il est touché, dit-on, quand des pleurs se répandent ;
» Pleurons, s'il nous menace, et nous serons sauvés ! »

Depuis ce temps, le cerf a recours à ce charme ;

Mais il hâte sa mort, qu'il pense conjurer:
Car l'homme impitoyable, et que rien ne désarme,
Le frappe pour le voir pleurer!



X.

L'Autruche et le Pélican [1].

-o◊o-

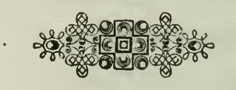
« Que vous arrive-t-il, et pourquoi tout ce sang?
Disait l'autruche au pélican.

(1) Imitée de Robert Dodsley.

Êtes-vous tombé sous la dent
De quelque bête impitoyable?
— Rassurez-vous ; il n'est rien de semblable :
De mes petits j'ai dû calmer la faim ;
Je les nourris du sang qui coule de mon sein.
— Que m'apprenez-vous là? Quel excès de démence !
Quoi ! subir pareille souffrance !
De votre vie ainsi prodiguer la moitié,
Pour soutenir à la lumière
De petits affamés qui viennent sans pitié
Se gorger du sang de leur mère !
C'est un sacrifice odieux !
Que mon exemple vous profite :
Sur le sol avec soin je dépose mes œufs ;
Je les couvre de sable et je pars au plus vite.
Si le hasard veille sur eux ;
Si, par un destin généreux,
Homme ou bête en passant (et c'est le difficile),

N'écrase leur coque fragile,
Du soleil la féconde ardeur
Les protége et les fait éclore ;
De mes petits c'est le couveur ;
Ils grandissent .., si par bonheur
Le caïman ne les dévore.
Les élever et les nourrir,
Le hasard seul s'en charge encore ;
Doivent-ils vivre ou bien mourir,
Le ciel le sait ; moi, je l'ignore.
— Ainsi, répond le pélican,
Tu méconnais cette loi sainte
De s'immoler pour son enfant,
De tout braver, douleur et crainte ;
Tu méconnais ce devoir tout-puissant
De souffrir pour sauver, de mourir en aimant !
D'un tel devoir sois oublieuse ;
De ton repos, acquis si lâchement,

Mon âme n'est pas envieuse ;
Quand tu quittes le tien, je meurs pour mon enfant ;
Mais tu ne sais pas, malheureuse,
Le bonheur que j'éprouve à voir couler mon sang ! »



XI.

Dialogue au Parterre.

—⚬—

PREMIÈRE PLANTE.

Je me dessèche sur ma tige;
Pour toi, du jardinier tu sembles le trésor;

Moi, malheureuse, il me néglige;
A peine s'il m'arrose encor!

DEUXIÈME PLANTE.

Ce sont là les ordres du maître;
Car il a bien prescrit (j'en rougis sur ma foi!)
De ne songer qu'à mon bien-être,
De n'avoir de soins que pour moi.

PREMIÈRE PLANTE.

Mais pourtant je suis belle, et de plus, salutaire;
On me bénit dans ces cantons;
Le maître est un ingrat, oublieux de mes dons;
J'ai sauvé ses enfants, et j'ai charmé sa mère.

Quel est donc enfin, pour lui plaire,
Ton mérite?

LE JARDINIER (*survenant*).

Elle est étrangère.



XII.

La Terre en friche et la Charrue.

-oOo-

« Du bœuf le pied pesant me broie :

Cet homme, armé de l'aiguillon,

Le presse, l'excite avec joie;
Il me brave avec sa chanson!
Stimulant son lourd attelage,
Qui traîne un soc retentissant,
Il détruit tout sur son passage:
Et le fer m'ouvre de sa dent!
Ils ont mis à nu mes entrailles;
Ils ont jeté par le chemin
Mes bluets et l'arbuste nain,
Qui de leurs vivantes murailles
Couvraient et protégeaient mon sein!
Oh! le fer, le fer! Il pénètre
En mes replis les plus profonds;
Et le soleil vient de renaître,
M'envoyant ses premiers rayons!
Ils ont ravagé mes bruyères,
Et vous, mon sauvage trésor,
Frêles boutons, fleurs solitaires,

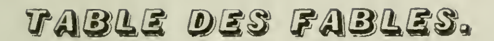
Foulé vos étamines d'or !
Où sont mes mousses verdoyantes
Où la rosée, en s'épanchant,
Sous les feux du soleil levant,
De ses larmes étincelantes
Laissait tomber le diamant?
Liserons aux fleurs gracieuses,
Qui pariez nos âpres sentiers,
Balançant vos têtes joyeuses
Près de mes verts genévriers;
Du bœuf le pied pesant vous broie:
Cet homme, armé de l'aiguillon,
Le presse, l'excite avec joie;
Il nous brave avec sa chanson! »

Ainsi parlait le terrain vierge encore
Que le soc tranchant pénétrait;

Vint l'été; l'épi jaunissait,
Et le champ joyeux tressaillait
Sous la moisson qui le décore.

Prête tes flancs meurtris au fer du laboureur;
Souffre, sol déchiré, tu nourriras le monde!
Ainsi le cœur blessé grandit, et la douleur
Est le sillon qui le féconde!

FIN.

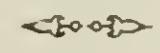

TABLE DES FABLES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

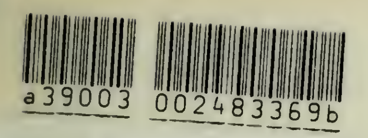


LIVRE TROISIÈME.



LIVRE QUATRIÈME.

Paris. -- Imprimé par E. Thunot et Ce, 26, rue Racine.


a39003 002483369b